

Préface

L'organisation totalitaire de l'État, fléau sans pareil, abattu sur l'Allemagne en 1933, avait entraîné des arrestations de masse et la création d'une structure carcérale capable de tenir les opposants hors de la société. L'expansion militaire ultérieure et le couplage avec les débuts du génocide des Juifs multiplia le nombre des arrestations et plaça le système des camps au centre du dispositif politique du Troisième Reich. La guerre enfin perdue et le nazisme mort, une question hante alors les Allemands : que vont penser de nous les autres peuples du monde ?

Henning Fauser est né en 1982 à Halberstadt, ville moyenne du Land de Saxe-Anhalt, non loin du village sur les terres duquel avait été construit le camp de concentration de Langenstein-Zwieberge. Sa mère avait dirigé depuis 1990 le *Mémorial*, structure créée du temps de la RDA, pour gérer les vestiges du camp et perpétuer la mémoire des crimes qui s'y étaient commis. Très jeune, accompagnant sa mère, il fréquenta les anciens déportés qui venaient, en visiteurs, sur les lieux de leurs tourments. Plus tard, il fut un familier de l'*Association de soutien* dans laquelle collaboraient des habitants de Langenstein et d'anciens déportés pour seconder les activités du *Mémorial*. Ainsi reçut-il, de la bouche même des déportés, les premiers éléments qui fournirent la matière de son travail.

Au début des années quarante, malgré quelques témoignages inquiétants, les peuples paisibles d'Europe ne savaient à peu près rien de l'instauration d'un système totalitaire, en Russie d'abord, après une révolution qui s'était voulue prolétarienne, en Allemagne ensuite, comme couronnement d'une contre-révolution d'extrême droite (en Italie également, quoique d'une manière moins aboutie). Ils n'avaient pas compris à quelle terrible nouveauté ils étaient confrontés et, la guerre terminée, ils s'étaient trouvés devant une barbarie nue qu'ils n'avaient pas su voir auparavant. Quels récits, sinon quelles explications, les survivants des camps rapportaient-ils de leur emprisonnement, se demande Henning Fauser.

Sa réponse se fonde sur plusieurs approches : témoignages et récits personnels de déportés produits dès leur retour, interviews et entretiens avec la quasi-totalité des survivants, dépouillement de la presse des associations,

prise en compte des livres et des témoignages publiés par les déportés. L'assise documentaire est considérable et ses conclusions surprenantes parfois.

Henning Fauser avait, au début de sa réflexion, porté son attention sur le retour au pays, en 1945, des concentrationnaires français et noté que les sentiments de la plupart d'entre eux, se trouvaient à l'unisson des pensées de leurs compatriotes restés en France. Comme eux, ils rejetaient, en bloc et sans distinction, l'Allemagne littéraire et l'Allemagne nazie, les soldats mobilisés pour la guerre et les SS dont la guerre était le métier. Cette première approche, par entretiens individuels libres, montra que la perception qu'ont les peuples, les uns des autres, est moins déterminée par leur expérience propre que par les représentations préexistant dans leur groupe d'appartenance nationale. La détention dans les camps de concentration hitlériens des déportés français n'avait pas suscité des formes particulières de représentation de l'Allemagne et des Allemands. Cependant, les Associations de déportés intervinrent tôt pour compléter ces premières données. Leurs apports étaient plus construits, plus cohérents et, bien qu'ils fussent également formulés par d'anciens déportés, ils exprimaient moins des positions personnelles que des positions globales, politiques : communistes pour la FNDIRP et son journal *Le Patriote Résistant*, nationalistes pour la FNDIR et son journal *Le Déporté*. Le monde, cependant, continuait ses convulsions. Le face à face inauguré en mai 1945 entre les armées russes et les armées américaines sur les rives de l'Elbe se durcit progressivement en guerre froide et les organisations de déportés se rangèrent sous l'une ou l'autre des deux bannières. Ce qui subsistait de spontané dans les déclarations des anciens déportés fut absorbé par les discours des dirigeants des associations qui, c'est à noter, avaient, du temps des camps, le plus souvent, exercé des responsabilités dans la hiérarchie-détenus. La persistance des stéréotypes révélée dans la première enquête était-elle mise en échec ? Henning Fauser montre qu'il n'en fut rien. L'entrée dans la guerre froide ne se traduisit pas par un accroissement de l'objectivité des témoignages, mais plutôt, par un changement du modèle auquel ils se rapportaient. Désormais, pour la FNDIRP et pour les anciens déportés compagnons de route du PCF, l'adversaire n'était plus l'extrême droite, nécessairement vouée au fascisme, mais l'impérialisme américain et, pour la FNDIR et les anciens déportés nationalistes, plus le communisme, mais le totalitarisme dont le concept s'était développé dans les milieux intellectuels de gauche et commençait à se répandre dans la société à ce moment. Dans les deux cas, l'évolution des représentations de l'Allemagne et des Allemands ne découlait pas d'un affranchissement par rapport à des schémas de perception établis, mais d'une aliénation renouvelée. La capacité à se situer d'une façon autonome par rapport à ces schémas, Henning Fauser la trouva chez des personnalités indépendantes des grandes organisations : le jeune philosophe Robert Antelme, le militant de l'*Action catholique* Edmond Michelet, David Rousset, qui donna, dans les deux

mois suivant son retour, l'analyse politique du fonctionnement des camps nazis, Joseph Rovin, historien, à la fois allemand et français et quelques autres aussi, plus jeunes et moins connus. Ces rescapés hors du commun n'avaient pas sombré dans l'affliction, mais gardé en eux la capacité de détachement qui leur permettait de se situer dans le processus destiné à les broyer, la capacité de dire leur terrible expérience et, finalement, de juger leurs bourreaux.

Ces hommes libres refusèrent, plus tard, le slogan opposant la bonne à la mauvaise Allemagne qui, sous sa fausse équité, contribuait à maintenir le mythe d'une Allemagne à jamais exposée aux risques de la barbarie. Ils furent, dès leur retour et sans rien attendre des fluctuations de la géopolitique mondiale, les plus ardents défenseurs du rapprochement entre le peuple allemand et le peuple français qui, nous le savons aujourd'hui, est le vrai garant de la paix dans le monde.

Georges PETIT

KL Bu 43 356

Paris, le 31 mai 2018.